

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE MESSENGER
DE
SAINTE ANNE

BULLETIN MENSUEL DU PÈLERINAGE DE
SAINTE-ANNE DE LA POINTE-AU-PÈRE

PUBLIÉ AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR
L'ÉVÊQUE DE RIMOUSKI.

SOMMAIRE : Ste-Anne, Mariage de saint Joachim et sainte Anne,
121. — L'Eglise et l'ouvrier, 123. — Un lis du Canada,
127. — Bulletin, 137. — Actions de grâces, 139. — Recom-
mandations, 140. — Abonnés défunts, 140. — Don à Ste-
Anne, 140.

SAINTE ANNE

LE MARIAGE DE SAINT JOACHIM ET DE SAINTE ANNE.

A mesure qu'approchait le temps où Dieu avait résolu d'envoyer son Fils à la terre, nous devons penser que l'Esprit-Saint, dont l'Incarnation du Verbe est l'œuvre par excellence, s'occupait activement de purifier, de sanctifier le sang royal d'où devait naître le Sauveur. Sa Mère devait de l'avis de tous les saints docteurs, être la créature la plus pure, la plus belle, la plus élevée en grâce. Il convenait donc qu'une si précieuse fleur sortit d'une belle tige ; et bien que parfois un fils pieux puisse

naître d'un père impie, il fallait cependant, comme nous l'avons déjà observé, que la Mère de Dieu eût deux saints pour parents. C'est pourquoi l'Esprit-Saint choisit entre tous les fils de David Joachim, autrement dit Héli, pour être le père de cette Vierge admirable, et lui destina pour épouse une jeune fille de la même famille, la pieuse Anne. Il combla l'un et l'autre dès leur enfance, de ses dons les plus précieux, afin qu'avançant de vertus en vertus, ils fussent à l'époque de leur mariage, dignes du sublime office d'aïeuls du Rédempteur. Il inclina lui-même les parents de l'un et de l'autre à unir ensemble deux jeunes gens si bien faits l'un pour l'autre.

Ils n'étaient recommandables par aucune des qualités nécessaires pour briller dans le monde : ils n'étaient pas opulents, et la noblesse de leur sang était depuis longtemps oubliée. Mais s'ils étaient dédaignés du monde, combien ils étaient chers à Dieu et aux anges, par leur innocence, leur piété, leur soumission à l'égard de leurs parents, leur charité envers tous, leur vie recueillie ! Avec quelle pureté de vues ils se disposèrent à cette union dont les résultats devaient être si heureux pour la terre et si glorieux pour le ciel ! Comme nous le voyons par l'exemple du jeune Tobie et de Sara son épouse, les justes de ce temps-là se faisaient une très haute idée du mariage ; ils ne le contractaient ni dans le but d'augmenter leurs biens temporels, ni en vue de donner satisfaction à une inclination réciproque, mais afin d'accomplir la volonté divine manifestée par celle de leurs parents, de s'aider mutuellement à porter le joug de la vie, et de continuer la race qui, seule à cette époque, adorait le vrai Dieu et bénit son nom. Or il est juste de penser que Joachim n'était en rien moins saint que Tobie, que sainte

Anne n'était en rien inférieure à cette chaste Sara, qui prenait Dieu à témoin de la pureté de ses intentions en acceptant un époux. Voici la formule qui sans doute fut prononcé par le père d'Anne, lorsque, mettant la main de sa fille dans celle de Joachim, il les bénit tous deux ; " Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous et vous unisse, et qu'il accomplisse en vous sa bénédiction." Jamais prière ne fut ni plus agréable à Dieu, ni plus magnifiquement exaucée.

La bénédiction ou la promesse dont il s'agit, avait été donnée à Abraham par le Seigneur en ces termes : " Toutes les nations seront bénies, c'est-à-dire comblées de biens, par le moyen de ton Rejeton." Ce Rejeton d'Abraham, c'est le Sauveur. Du mariage qui venait d'être contracté, allait naître Marie, et de Marie le Sauveur lui-même. Et ainsi le sang de Joachim et d'Anne, passant par le cœur très pur et par les veines de Marie, allait devenir le sang de Jésus, ce sang qui, en coulant sur le Calvaire, allait purifier la terre et nos âmes, nous réconcilier avec Dieu, nous ouvrir le ciel ; le sang transmis par Joachim et Anne à Marie, allait former cette chair divine qui devait, jusqu'à la fin des temps, être immolée mystiquement pour notre salut sur tous les autels de la terre, et servir de nourriture spirituelle à tous les enfants de Dieu.

R. P. SAINTI AIN.

L'EGLISE ET L'OUVRIER

(Suite et fin.)

C'est aux moines que l'Espagne, l'Allemagne, la France et l'Angleterre doivent la civilisation matérielle dont elles jouissent depuis tant de siècles.

D'après un écrivain moderne et impartial, saint Be-

noft et saint Bernard, par leurs couvents, ont *centuplé* la valeur agricole de l'Europe.

L'Allemagne, en particulier, dit le cardinal Pacca, est, pour ainsi dire, la création des moines.

Ces cités aujourd'hui si populeuses et si florissantes, où règnent tous les arts d'une civilisation avancée, ces belles et riantes campagnes, fertilisées par une savante culture, qu'étaient-elles jadis ? D'affreux déserts, d'épaisses forêts, abandonnées aux bêtes fauves, des étangs marécageux qui répandaient au loin des exhalaisons pestilentielles. Ce sont les moines qui ont opéré, comme par enchantement, cette prodigieuse et utile métamorphose, et les noms de beaucoup de villes restent pour témoignage qu'elles doivent leur existence à des monastères.

En France, on compte plus de quatre mille communes qui n'ont pas d'autre origine.

En Lombardie, ce sont les moines qui ont enseigné au paysans l'art d'irriguer, d'arroser leurs champs, et fait de ce pays l'un des plus fertiles de l'Europe.

En Espagne, en Portugal, tous les voyageurs sincères, Anglais ou Français, protestants ou libres penseurs, ont reconnu, dans les travaux des moines, l'origine de l'agriculture nationale.

Voici comment l'Eglise a encouragé le travail manuel.

Elle a voulu que ses représentants les plus nobles, les plus purs, les plus dévoués, s'y adonnassent, y consacraient une partie notable de leur existence. Pendant plus de dix siècles, les meilleurs ouvriers du monde furent des moines qui, non seulement défrichaient la terre, mais encore bâtissaient des maisons et des églises, creusaient des canaux, construisaient des ponts et ouvraient

des routes. Tous les métiers leur étaient connus. Ils n'en méprisaient aucun. Au contraire, les plus humbles étaient ceux qu'ils affectionnaient davantage. Les dignitaires des couvents, les abbés, les prieurs, se faisaient un honneur de travailler comme le dernier des moines

Il y a quelques jours, je visitais les ruines d'un de ces anciens couvents, séjour du recueillement, de la prière et du travail. C'était à Cluny, dans le département de Saône et-Loire. Bien des choses attiraient mes regards et fixaient mon attention. Il en est une qui m'émut singulièrement et qui vous étonnera peut-être. C'est un magnifique balcon en fer, forgé tout entier par l'un des abbés du couvent.

“ Voilà donc, me disais-je, l'œuvre superbe de ces moines ! ” Ils ne se contentaient pas de civiliser les peuples, de soulager tous les pauvres, ils observaient encore la loi du travail manuel. Cet abbé de Cluny, qui avait sous sa dépendance deux ou trois mille moines, possédant peut-être quatre ou cinq mille hectares de terrain, qui appartenait à une famille de grands seigneurs, et qui était respecté comme un prince, cet abbé ne dédaignait pas d'occuper ses instants à forger ce balcon de fer qui a résisté aux efforts dévastateurs des révolutionnaires !

Quelle leçon, quel démenti donné à ceux qui accusent l'Église d'être l'ennemie du travail et de l'ouvrier.

A partir du XII^e siècle, il se forma en Europe un certain nombre de sociétés qui, toutes, avaient pour but le travail manuel. Les ouvriers d'un même métier se réunirent et formèrent ce qu'on appelait des *corporations*.

Dans chaque ville ou bourgade un peu importante il y avait la corporation des charpentiers, celle des ma-

çons, des tailleurs, des cardeurs, etc. ; chaque profession eut la sienne.

Les ouvriers qui en faisaient partie s'engageaient à s'entr'aider les uns les autres. Pour être reçu membre de cette corporation, il fallait remplir certaines conditions : les deux principales étaient l'honnêteté et une science suffisante de ce qui regardait le métier.

Loin de s'opposer à ces associations, l'Eglise les encouragea fortement. Elle engagea les ouvriers à s'y faire recevoir. Elle donna un saint pour protecteur à chaque profession. Le jour de la fête du patron, les membres de la corporation faisaient chanter une messe solennelle : ils y communiaient ordinairement et offraient le pain béni. Cette messe était suivie d'un repas où ne manquait ni l'abondance, ni la gaieté. Les jours de procession, chaque corporation suivait sa bannière.

Oh ! quand on pense à ces associations ouvrières qui possédaient des reliques, présentaient le pain béni, gardaient avec tant de piété l'image du saint, dispensaient avec tant d'abondance le pain de l'aumône aux membres appauvris, visitaient avec tant d'affection les membres malades, et offraient pour les défunts tant de prières et de sacrifices ; quand on pense à toutes ces choses-là, l'esprit se trouble, des larmes de regret s'échappent des yeux ou plutôt l'indignation, et une indignation bien légitime s'empare du cœur.

Et par quoi les a-t-on remplacées ? Hélas ! nous le savons que trop. On les a remplacées par ces Sociétés secrètes dont les cérémonies sont ridicules, mais dont la puissance est réelle, dont le terrible secret, inconnu à la masse des initiés, est le monopole de cinq ou six juifs

prussiens, et dont le but final est le renversement de tout ordre. Les Sociétés secrètes, sorte de fraternité toujours unie pour le crime, toujours prête à s'y précipiter quand le signal se donne, hardie la veille des révolutions, satisfaite le lendemain, et qui, couvrant déjà, comme un réseau, le monde civilisé, voudrait étaler jusque dans nos temples les insignes d'une égalité imaginaire, d'une justice dérisoire et d'une bienfaisance douteuse !

A la vue de ces Sociétés diaboliques, je ne puis contenir l'indignation qui m'opprime.

Ces Sociétés, pourquoi redoutent-elles la lumière ? c'est qu'elles trament dans l'ombre des projets criminels. Elles recrutent par la curiosité, la terreur, l'appât du gain, la soif des honneurs, le goût de l'impiété, tout ce que le monde moderne compte d'ambitieux, de niais ou de méchants.

Ces Sociétés veulent renverser l'ordre social et pour cela détruire l'Eglise qui en est le plus ferme soutien. Aussi, n'y aura-t-il jamais d'accord, de paix entre elles et nous. Les voies que nous suivons sont différentes et le but que nous nous proposons complètement opposé.

Ah ! s'il est vrai, comme on l'entend répéter partout que nous touchions au moment décisif de ce combat suprême engagé entre le bien et le mal, entre la liberté et l'esclavage, entre l'Eglise et les Sociétés maçonniques ; j'appelle autour de l'Eglise tous les bons chrétiens, tous les vrais catholiques, tous ces hommes d'honneur qui tiennent à garder leur liberté, leur religion et leur patrie !

M. LE ROCHARET.

UN LIS DU CANADA

Un ancien élève du Séminaire, aujourd'hui chez les Pères Jésuites à Montréal, qui s'est distingué par ses talents et sa piété, vient d'écrire à la mémoire de son ancien confrère et ami de collège, le jeune Zéphirin Verreau, mort d'une manière si consolante, les intéressantes et édifiantes pages que voici :

Zéphirin Verreau (1871-1891)

“ Aimer MARIE de plus en plus ?
telle est ma devise.”

(Notes intimes.)

LES PROMESSES DU PRINTEMPS

Certaines âmes ont comme par instinct le sentiment des choses surnaturelles : ouvertes spontanément aux impressions de la piété chrétienne, saisissant par intuition toute l'économie de la vertu, on les voit s'élever d'un seul bond à des hauteurs que les autres n'atteindront qu'à grand-peine après mille efforts souvent infructueux. Le Seigneur a pour elle un amour de prédilection ; qu'elles lui soient constamment fidèles, et sa grâce en fera des saints.

Zéphirin Verreau fut du nombre de ces âmes privilégiées. Il avait à peine trois ans, que sa mère le surprénait dans sa chambre à prier Dieu : accompagné d'ordinaire de quelque bambin de son âge, il s'agenouillait au pied de l'image des Sacrés-Cœurs de JÉSUS et de MARIE ; les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, il répétait les petites prières que sa mère lui avait apprises. Son petit compagnon se fût difficilement refusé à partager son

pieux exercice, car Zéphir—c'est ainsi qu'on l'appelait communément—eut toujours un talent particulier pour amener les autres à prier Dieu. Il était comme un petit apôtre parmi ceux de son âge ; même leurs fautes ne passaient pas sans une réprimande, et la réprimande était bien reçue : celui qui la donnait était si bon, si charitable, si gai toujours. Sa mère ne se rappelait pas de l'avoir jamais vu se quereller avec ses frères et sœurs, ni même avec aucun de ses camarades ; et comment se fût-on querellé avec un enfant qui à la première contrariété cédait en disant d'un ton affectueux : “ J'ai tort : c'est ma faute ? ” De bonne heure Zéphir avait compris que l'abnégation et le sacrifice sont tout dans la vie du chrétien. Aussi voulait-il se mortifier, et pour faire le carême à sa manière, quand arrivait le Mercredi des Cendres, l'enfant mettait de côté son petit traîneau, et jusqu'au jour de Pâques il se privait du plaisir de glisser avec ses petits amis : sacrifice que seul un enfant saurait apprécier à sa juste valeur.

Madame Verreau n'avait qu'à seconder ces heureuses dispositions de son fils, qu'elle aimait à appeler son “ ange. ” Zéphir avait pour elle une affection profonde—ses lettres et son journal en font foi—et il recevait avec une docilité parfaite ses moindres enseignements. Ainsi apprit-il l'exercice de la présence de Dieu, de la conformité à sa volonté adorable dans les joies et les peines de chaque jour. Grande fut toujours sa reconnaissance pour les pieuses leçons de sa mère.

SI J'ÉTAIS..... PRÊTRE !

Son enfance cessa pour ainsi dire le jour où dans la pieuse petite église de l'Assomption de McNider il reçut pour la première fois son Dieu et se consacra à la Mère Immaculée. Il devint bientôt un sujet d'édification pour

tous ceux qui l'approchaient. Un prêtre qui était allé demander à l'air pur et fortifiant de McNider le repos et la santé, faisait de Zéphir le compagnon de ses promenades sur les bords du grand fleuve ; il avouait lui-même que la conversation naïve de cet enfant et ses sentiments élevés le touchaient et lui faisaient du bien.

“ A l'autel, écrit son curé, servant au saint sacrifice, il avait plutôt la tenue d'un ange que celle d'un enfant ; l'air grave, sans paraître guindé, il faisait toutes les cérémonies avec une dignité, une précision et une piété vraiment remarquable.” Contemplant chaque matin le prêtre au saint autel, il lui enviait son bonheur ; aussi à l'heure de sa mort son seul regret sera-t-il de n'avoir pu dire une fois la sainte messe.

— Mon enfant, lui demandait un jour un prêtre frappé de sa piété, ne voudrais-tu pas être prêtre un jour ?

— Ah ! monsieur, reprit l'enfant, c'est tout ce que je désire..... Mais mes parents ne peuvent pas me faire instruire.

— Prie bien le bon Dieu, mon enfant : s'il veut que tu sois prêtre il te fera instruire.

Zéphir redoubla de constance et de ferveur dans la prière, d'autant plus que la prédiction du bon prêtre paraissait moins devoir se réaliser : il avait en effet déjà quitté l'école et travaillait avec son père, s'efforçant en vain de dissimuler les larmes arrachées par la pensée de sa vocation qu'il croyait à jamais compromise. Plus d'une fois madame Verreau, s'éveillant la nuit après un premier sommeil, trouva Zéphir encore en prière et dut intervenir pour lui faire prendre son repos ; même alors, cependant, il obéissait au premier mot de sa mère.

Le père eut vite compris la cause des larmes de son

enfant ; au mois de septembre 1887, Zéphir entra au Petit Séminaire de Rimouski.

AU COLLÈGE

Il se souvint toujours qu'il y était venu se préparer à devenir un digne ministre de Dieu ; il s'était composé une prière qu'il terminait en demandant à MARIE de le conserver dans l'amour de JESUS, afin qu'un jour il pût travailler à lui gagner des âmes.

La vie du collège lui allait à merveille. Simple, réservé, toujours prêt à rendre service, d'une gaieté franche et modeste tout à la fois, on le voit toujours le même, homme de devoir partout et toujours, au jeu aussi bien qu'au travail et aux exercices de piété. Jamais il ne lui arriva d'être un personnage parmi le peuple écolier ; car rien n'est si uni, rien n'est moins rempli d'évènements d'éclat même relatif, que la vie d'étude d'un bon élève ; rien d'ailleurs de moins prétentieux que les manières d'agir de Zéphirin Verreau, rien de moins singulier que sa régularité ou sa piété. Pourtant un œil exercé eût vite reconnu qu'il n'était pas un écolier comme les autres, ce jeune homme si maître de lui-même, sur le compte duquel jamais on n'entendit aucun élève, aucun maître faire la moindre plainte, la moindre remarque désavantageuse ; il n'était certainement pas comme les autres cet élève qui observait, comme l'aurait fait un religieux, les règlements du séminaire, " même le silence," ajoutait un de ses camarades, et l'on sait quelle note c'est pour un écolier que l'observation du silence, quel courage il lui faut déployer pour se l'acquérir cette note. A l'étude on le vit toujours recueilli, appliqué, ne perdant jamais une minute, mais qui l'eût observé plus attentivement à son travail, l'eût

vu souvent jeter un regard plein de tendresse sur une image de la Sainte Vierge qu'il tenait constamment sous ses yeux : et, au commencement de chaque heure, il l'eût vu se recueillir et réciter une prière, l'*Ave Maria*. Son esprit était solide plutôt que brillant : un travail intelligent et soutenu, fécondé d'ailleurs par sa piété, lui donna toujours une bonne place en classe.

Ce jeune homme était-il donc sans défaut ? Celui qui écrit ces lignes a vécu plusieurs années avec Zéphirin Verreau, et il doit avouer qu'il lui serait impossible de formuler une réserve à aucun des traits dessinés dans cette peinture d'un écolier vertueux. Peut-être si Zéphir eût jamais pu courir quelque danger pour sa vertu, ce danger fut-il venu de son cœur si singulièrement affectueux ; les sentiments chez lui n'avaient pas, semble-t-il, cette ardeur qu'ils ont chez d'autres natures plus vives, plus impétueuses ; en revanche ils étaient plus profonds, et leur empreinte, comme ineffaçable. Mais Zéphir sut toujours être sur ses gardes, et l'ennemi du salut, s'il tenta de faire le siège de ses affections, dut vite s'apercevoir que la place était déjà occupée dans son cœur. JÉSUS et MARIE l'occupèrent toujours. Nous lisons dans une de ses lettres à sa mère : " Nous nous sommes engagés — un certain nombre de confrères — à faire en sorte que chaque matin l'un de nous fasse la sainte communion. Chaque jour, il y aura donc quelqu'un qui se chargera de consoler le Sacré-Cœur, en s'offrant comme victime pour les fautes qui se commettent dans notre communauté et dans tout le monde. N'est-ce pas admirable ! " Une autre fois, peu de temps avant sa mort, Zéphir écrit dans son journal : " Ce soir, de neuf à dix heures, c'était mon heure de garde comme membre du Rosaire perpétuel. J'ai fait cette

garde au pied au pied de l'autel de la Sainte Vierge. Qu'il est doux de s'y trouver seul au milieu du silence le plus profond, sans autre lumière que la lampe du Très Saint Sacrement ! qu'il fait bon de passer un petit quart-d'heure en présence du Maître de l'amour : là, loin de tout bruit, la voix du Seigneur se fait entendre nette et pure, sans être interrompue par celle du monde. Aussi ai-je promis à mon aimable Sauveur d'aller goûter demain le bonheur encore plus grand de le recevoir dans la sainte Communion. Je vais prendre mon repos en formant ce désir."

Tertiaire de saint François, il s'exerçait à la mortification : plus d'une fois ses condisciples remarquèrent les priations qu'il s'imposait à table et qu'il ne réussissait pas toujours à dissimuler. Notre-Seigneur se plaisait à récompenser sa générosité ; les consolations qu'il lui faisait goûter enbaumaient parfois ses journées entières. Parfois aussi Dieu retirait ses grâces sensibles. " Voyons, disait Zéphir à un ami qui avait ses confidences, je suis glacé, tâche de me réchauffer un peu." Et un entretien sur MARIE lui rendait toute sa ferveur.

LE SERVITEUR DE MARIE

Il nous tarde d'arriver à sa tendre dévotion à la Reine du ciel, c'est là ce qui le distingue tout particulièrement.

Tout ce qui touche à l'honneur et à l'amour de MARIE, " sa bonne Mère," est le grand objet de ses pensées. Nous le voyons se réjouir d'être né dans une paroisse dédiée à MARIE, et regretter de n'être pas né un jour consacré à son honneur.—Il espérait toutefois se reprendre à sa mort ; MARIE exaucera son pieux désir. Il veut rivaliser de dévouement à MARIE avec les saints les plus dévots à cette bonne Mère, et il cherche dans la lecture de leur vie des industries nouvelles pour lui prouver son amour.

A son réveil, sa première pensée était pour Marie, son premier mot était son nom béni ; et, le soir, c'était dans les bras de sa Mère qu'il s'endormait, après lui avoir offert " chacun des battements de son cœur comme autant d'actes d'amour," et après lui avoir recommandé les âmes de ceux qui devaient mourir pendant la nuit. Tous les exercices de la journée étaient sanctifiés par le souvenir de MARIE. Il avait l'habitude de réciter le Petit Office de la Sainte Vierge pendant la sainte messe ; l'obéissance seule put lui faire quitter cette pratique pleine de douceurs pour lui. En vacances, à moins d'occupations pressantes, il ne manquait jamais de payer à MARIE ce tribut quotidien de son amour.

Le samedi, il récitait deux fois le chapelet et s'imposait quelques privations à table. Mais sa ferveur redoublait surtout à l'approche des fêtes de la Sainte Vierge. Il s'y préparait par une neuvaine de prières ; la veille de la fête était un jour de mortification et même de jeûne. Le *Journal* nous montre qu'en ces jours surtout MARIE récompensait par ses consolations le dévouement de son serviteur.

Parler de MARIE était un plaisir toujours nouveau pour Zéphirin. " Le samedi soi, je ressens comme un besoin de parler de MARIE," ou encore : " Comme c'est samedi, je ne puis m'empêcher de parler de ma Mère chérie." Et il note avec soin dans son journal chacun de ses entretiens ; rien n'y est plus commun que ces mots : Nous parlons de notre Mère. " Vois donc, disait-il quelquefois à un confrère, vois donc comme il y a longtemps que nous n'avons pas parlé de notre Mère." Il savait que parler de MARIE est le moyen le plus efficace de mériter sa tendresse. Aussi écrit-il un jour avec enthousiasme après

une de ces conversations : “ Nous constatons avec plaisir que notre affection pour notre Mère augmente toujours. Oh ! que nous sommes heureux ! ” Mais ce que Zéphirin cherchait avant tout dans ces pieux entretiens, c'était de communiquer aux autres son bonheur et de faire aimer celle qu'il aimait tant. Il exerça surtout son zèle parmi les jeunes congréganistes. Il leur faisait adopter quelque pratique de piété envers MARIE, par exemple la récitation du Petit Office, la sanctification du samedi, leur promettant en retour la tendresse de la Reine du ciel ; il les voyait de temps en temps pour les animer et leur parler de MARIE. Et MARIE les bénissait ; elle leur donnait ses premières caresses, qu'elle prodigue toujours à ceux qui veulent l'aimer ; et c'étaient autant de serviteurs dévoués prêts à répandre à leur tour l'amour de leur Reine chez leurs condisciples.

MARIE seule sait tout le bien qu'il a fait ainsi par la force de l'attrait de son nom sacré. Tous ces détails édifiants n'ont été connus qu'après la mort de Zéphirin. Lui-même ne voyait dans son zèle rien que d'ordinaire : il aimait tant sa *bonne Mère*, n'était-il pas naturel qu'il cherchât à la faire aimer ?

Sa confiance en MARIE était bien celle de l'enfant pour sa mère, simple et naïve comme l'enfance. A la fin de l'année 1888-89, avant de quitter la maison du séminaire, Zéphirin était allé faire une dernière visite à l'autel des congréganistes ; il glissa sous la statue de la Sainte-Vierge un billet dans lequel il demandait à MARIE de le protéger pendant ses vacances ; il l'avait adressé : *A ma mère chérie au ciel !* et il l'avait signé : *Votre enfant bien-aimé.*

LA DIVINE MOISSON.

Au mois d'octobre 1891, nous trouvons Zéphir au début de sa philosophie. Après une fervente retraite, où il goûte " un grand bonheur " et s'affermir dans sa vocation, il écrit : " Je reprends les occupations ordinaires. Tout va bien. Je suis heureux. " Il se doutait peu sans doute, lorsqu'il traçait ces mots, qu'il lui restait à peine quelques semaines de vie. Et qui l'eût pensé ? car sa santé fut toujours des plus vigoureuses.

Toutefois le 27 novembre, après quelques jours d'indisposition, il lui fallut s'avouer malade et quitter la classe pour l'infirmerie. Il s'appliqua aussitôt à unir sa volonté à celle de Dieu, et se déclara content de souffrir pour son amour.

— Te coûterait-il de mourir ? lui demanda sa mère, qui était accourue pour lui donner ses soins.

— Oh ! non, maman, j'ai fait une trop bonne retraite.

Et l'attirant à lui : — Approchez, il nous reste peu de temps ; je vais vous parler de notre retraite.

Bientôt, malgré les efforts des médecins, la fièvre devint plus ardente, et le malade demeurait dans un état de somnolence presque continuelle. S'il sortait de cet état, c'était pour parler de sa Mère du ciel ; une nuit il chanta d'une voix forte l'*Ave Maris Stella*, à la quatrième strophe, *Monstra te esse matrem*, sa figure s'enflammait, il tenait les yeux levés vers le ciel, et il agitait ses mains dans un pieux transport, comme s'il eût voulu s'y élever.

Le vendredi 2 décembre, la fièvre ayant diminué, il demanda lui-même à se confesser et à communier. — Eloignez-vous, dit-il à sa mère, je vais me préparer à recevoir mon Dieu.

Alors, joignant ses mains, il se mit à prier dans le plus profond recueillement et avec une conviction qui tirait les larmes des yeux de tous les assistants. Voyant entrer le prêtre avec le saint viatique, il s'écria :

(A suivre.)

BULLETIN.

Du 23 octobre au 30, les paroissiens de St-Simon ont suivi les exercices d'une retraite prêchée par les RR. PP. Rioux et Leclerc, C. SS. R. Les mêmes Pères ont ensuite prêché à St-Mathieu, du 1er au 8 novembre. Retraites très-fructueuses.

— Le 27 octobre Sa Grandeur Mgr Blais est allé à l'Île Verte pour y faire une bénédiction de cloches. Étaient présents parmi les membres du clergé : M. le Grand Vicaire L.-J. Langis ; M. le chanoine Audet, de St-Fabien ; le Rév. M. Morisset, des Trois-Pistoles ; le Rév. M. Tremblay, de St-Mathieu ; le Rév. M. Lamontagne, de St-Eloi ; le Rév. M. Cayouette, de N.-D. des Sept Douleurs ; le Rév. M. Lavoie, de St-Paul de la Croix ; M. l'abbé Léonard, secrétaire de Mgr l'Évêque ; le Rév. P. F. Rouleau, dominicain de St-Hyacinthe, enfant de la paroisse de l'Île Verte, s'y était rendu aussi, sur invitation de M. le curé, et a fait le sermon de circonstance.

— Le jour de la Toussaint, Mgr l'Évêque de Rimouski, a officié pontificalement à la cathédrale. Prêtre assistant : M. le Grand Vicaire L.-J. Langis ; diacres d'honneur : M. le chanoine R.-Ph. Sylvain, Supérieur du Séminaire, et le Rév. M. J.-B.-A. Bélanger, professeur ; diacre d'office : M. l'abbé Chs. Lavoie, et sous-diacre, M. l'abbé Alex. Bouillon. C'est le Rév. M. G. Gaudin, qui a fait le sermon de circonstance. Messe du 2d ton accompagnée de quelques instruments de la fanfare du Séminaire, qui a fait en outre de très-belle musique avant et après la messe.

— Le 3 novembre était le 25ème anniversaire de l'ordination à la prêtrise du Rév. M. L.-Alph. Lamontagne, curé de St-Eloi. Un comité de la paroisse, ayant à sa tête

Monsieur le Maire, a préparé, à cette occasion une démonstration, qui témoigne hautement de l'estime que l'on porte au Rév. M. Lamontagne et de l'attachement de notre peuple à son clergé.

Les membres du clergé qui ont pu répondre à l'invitation et se rendre à St-Eloi pour la célébration des noces d'argent de M. le curé, sont : M. le chanoine Carbonneau, de l'Île Verte ; le Rév. M. Morisset, des Trois-Pistoles ; le Rév. M. Ruest, de St-Clément ; le Rév. M. Ouellet, de St-Jean de Dieu ; le Rév. M. Verreau, de St-Cyprien ; le Rév. M. Ouellét, de Ste-Françoise ; et le Rév. M. Côté qui représentait le Séminaire.

Parmi les laïques on remarquait deux frères du Rév. M. Lamontagne.

Le 2, il y eut illumination du village et feu d'artifice.

Le lendemain grand'messe. Le Rév. M. Lamontagne était accompagné de MM. Verreau et Côté comme diacre et sous-diacre. L'église était remplie d'assistants comme au jour du dimanche. Le Rév. M. Ruest a rappelé à l'auditoire, dans le sermon de circonstance, que le prêtre est le pasteur, le père et l'ami des paroissiens, et à quels devoirs on est tenu envers lui.

Après la messe, M. le Maire présenta au Rév. M. Lamontagne, au nom de toute la paroisse, une adresse dans laquelle on considérait le curé comme le premier représentant de l'Eglise et de la Patrie dans une paroisse. M. le Curé a insisté dans sa réponse sur les moyens à prendre pour procurer le plus grand bien de l'Eglise et celui de la patrie. Il a parlé particulièrement du soin que l'on doit apporter à l'éducation des enfants dans la famille d'abord, à l'école primaire ensuite ; puis de l'importance de donner aux jeunes gens le goût et la formation pour l'agriculture.

L'adresse de la paroisse était accompagnée de cadeau.

Le *Message* présente ses félicitations au Rév. M. Lamontagne.

ACTIONS DE GRACES

Ste-Félicité. — Plusieurs grandes faveurs obtenues par l'intercession de la bonne sainte Anne. Une abonnée. — Plusieurs faveurs. M. L. — Guérison d'un mal de dents. Une abonnée. — Faveur obtenue. M. A. — Grâce obtenue. A. S. — Guérison. Une abonnée. — Grande faveur obtenue. Une mère de famille. — *Trois-Pistoles.* Deux guérisons. Dme L.-G. Rioux. — *St-Joseph de Lepage.* Remerciements à sainte Anne et à saint Antoine pour guérison obtenue. A. R. — *Cedar-Hall.* Après avoir été soignée sans succès par plusieurs médecins, une de mes enfants fut guérie immédiatement d'une plaie à la tête, par l'intercession de sainte Anne. Dme A. Fournier. — *Ile Verte.* Guérison d'un mal de jambe. E. Côté. — *St-Octave de Métis.* Guérison d'une bronchite et d'un violent mal de tête. Une abonnée. — *Biddeford.* Deux guérisons. X. — *Pabos.* Guérison. A. A. — *St-Donat.* Guérison. Dme J. C. — *Rimouski.* Faveurs spirituelles et temporelles. Une abonnée. — *Rivière aux-Renards.* Issue heureuse d'une maladie redoutable et plusieurs autres faveurs. Dme A. Joncas. — *Matane.* Guérisons et autres faveurs. Une petite fille de sainte Anne. — *St-Moïse.* Deux faveurs obtenues. Delle Marie Beaulieu. — *St-Mathieu.* Guérison. Dme Chs. Morin. — Guérison. Une abonnée. — Guérison. Dme Angélique Dubé. — *St-Fabien.* Mon enfant guéri de la diphtérie et d'un mal d'oreilles. Remerciements pour plusieurs autres faveurs. Dme Th. Bellavance. — *Sturgeon Falls.* Faveur obtenue. Une abonnée. — *St-Eloi.* Guérison. Une abonnée. — *Rivière Caplan.* Guérison d'une maladie grave. Dme N. Boudage. — *Ste-Françoise.* Grande faveur obtenue. Une abonnée. — *St-Pierre de Malbaie.* Guérison d'un mal de dents et d'une névralgie. Dme Israël Cassivi. — *Trois-Pistoles.* Faveur obtenue. Une institutrice. — *Taunton.* Guérison d'un mal d'yeux et plusieurs autres faveurs. Dme D. G. — *St-Donat.* Remerciements pour faveurs obtenues. Dme J. C. — *Cabumet.* Guérison inespérée. Une abonnée.

RECOMMANDATIONS

Le triomphe de l'Eglise ; la conversion des pays infidèles ; les œuvres diocésaines ; 9 malades ; 2 enfants désobéissants ; 2 pour progrès dans leurs études ; 1 affaire importante ; 1 famille pour grâce d'une bonne mort ; 5 pour grâces particulières ; succès dans 2 entreprises ; 1 famille pour grâce particulière ; 1 institutrice et ses élèves ; 1 emploi ; plusieurs abonnés ; les zélateurs et zélatrices du *Messageur* ; les bienfaiteurs de l'œuvre du Pèlerinage,

DON A SAINTE-ANNE

Anonyme, *Fall-River* \$1.00.

ABONNÉS DÉFUNTS

— Dme Téléphore Gagnon, Dme Hélène Foy, Dme Marie Gamache et Camille Gagnon, décédés aux Etats-Unis.

— Louis Jacques Langis, décédé au Bic le 28 octobre, à l'âge de 25 ans.

— Révérende Sr St-Joseph, décédé le 20 octobre au couvent de St-Laurent, Montréal.

M. l'abbé Edouard Létourneau, décédé dans le mois d'octobre à New-York, E.-U., était membre d'une messe section provinciale.

Nous apprenons avec regret la mort de Dme Luce Audet, veuve de feu Thomas Gravel, arrivée à l'âge de 89 ans au presbytère de St-Bonaventure le 6 novembre. Elle était la mère du Rév. M. Th. Gravel, curé de St-Bonaventure. Les funérailles ont eu lieu le 9 novembre au milieu d'un grand concours de membres du clergé et du peuple. Nos condoléances au Rév. M. Gravel.